

SOUS L'OCCUPATION

à Paris les E.I.F. n'ont pas baissé pavillon

1) MOBILISATION :

14 juin 40... Des troupes allemandes font irruption dans un Paris hébété... Déjà, des sentinelles affreusement classiques, silhouettes mille fois construites par des imaginations qui refusaient, malgré tout, de croire à leur réalité, montent la garde, fusil au poing, devant les bâtiments publics, les gares, les monuments... Le drapeau nazi flotte sur Paris. Une population, étourdie, passe, regarde, les yeux vides, hésitante devant le premier acte du drame. Les Allemands sont à Paris.

Paris est vide. Vide d'âmes, vide de chefs, vide de vie. Des foules d'hommes, des foules éperdues de femmes et d'enfants errent par les routes, à la file d'autres foules elles-mêmes errantes. Mais à Paris, c'est le silence, l'angoisse, l'anéantissement : personne à qui parler, personne réveillé, personne présent d'ailleurs. La stupeur clôt toutes les bouches, l'ignorance de l'avenir vide tous les regards.

C'est dans cette ambiance que deux chefs de patrouille de 15 ans convoquent, quelques jours à peine après la chute de la capitale, les quelques garçons restés dans la ville. Une poignée de gosses, quelques cheftaines, deux chefs de patrouille. La région de la Seine des E.I.F. continue.

Sans chefs, sans directives, dans une parfaite ignorance de tout ce qui se reconstruisait en zone non occupée (cette ignorance devait durer quatre mois), sans locaux, un groupe se constitue bientôt, ramassant ceux de nos filles et de nos garçons échappés de l'interdiction paternelle et de l'angoisse maternelle. Et déjà, les activités de chefs, de cercles d'études, un programme tandis que les sorties se font en uniforme et insigne, dans ces mêmes bois où l'occupant cantonne. En ville, l'insigne E.I.F. est à la boutonnière.

26 septembre 1940. Première ordonnance du Kommandant von Gross Paris : interdiction des associations, uniformes, insignes, interdiction des réunions, quel qu'en soit le motif : les chefs, après avoir pris connaissance du texte, se réunissent... Le soir même — en civil — pour parer aux conséquences de l'ordonnance : les E.I.F. venaient d'amorcer le travail clandestin.

Peu à peu, quelques chefs franchissent la ligne de démarcation venant de zone libre. Ils apportent des nouvelles à leurs camarades de zone nord. Ils apportent aussi les directives de travail et les décisions de l'Equipe Nationale. Précisément, le bruit court que

Fernand Musnik, un des chefs les plus populaires de la Région, est libéré du stalag, pour blessure de guerre et qu'il se trouve à l'hôpital du Val-de-Grâce. Des chefs de Paris courent le trouver et lui demandent de bien vouloir prendre en main la Région qui monte et qui se monte. Facilement adopté par tous, Fernand abandonne tout travail personnel pour se consacrer aux E.I.F. Bientôt nommé C.N.A. par l'E.N., les insignes de grade, précieusement collectés, lui sont offerts par les chefs de Paris au cours d'une première grande réunion clandestine, rue Claude-Bernard.

Avec l'aide de quelques chefs, Bernard monte un cercle d'études qui, tantôt se réunit chez l'un, tantôt chez l'autre. La première réunion a lieu dans un appartement du Faubourg Poissonnière ; quatre chefs seulement ont répondu à l'appel sur les vingt appelés : hélas ! ce sont les organisateurs du cercle... Cependant, bientôt, tous les dimanches, la concierge d'un immeuble du Faubourg Poissonnière, regarde avec anxiété passer les colonnes de jeunes gens et jeunes filles qui, en nombre croissant, toutes les semaines, montent avec turbulence les cinq étages qui conduisent au « Thé d'étudiants », siège provisoire de la Région de la Seine : le commissaire régional s'installe sur le bord du lit, 35 chefs et cheftaines s'assoient sur le rebord de la cheminée, ou bien encore par terre, ou se collent dans un renforcement du mur, prêts à défendre leur place avec la dernière des énergies à l'arrivée d'un nouvel invité ; le cercle d'études poursuit son triomphal chemin. Il n'est bientôt plus devenu qu'un prétexte à conseils régionaux qui préparent la bataille proche.

D'autres cercles naissent durant l'hiver 40-41, constitués des cadres et aînés des unités disparues : de fructueux contacts sont désormais établis à tous les degrés : le recrutement s'organise ; des goûters-feux de camp à l'occasion de Pourim et de Chevouoth



voient arriver peu à peu garçons et filles qui agrandissent le noyau de l'été 40.

Le signal général est maintenant donné : deux troupes, quatre sections, accumulent sorties, camps et cours de chefs : il y a même une école de cadres régionale groupant 60 C.C. et C.P.

En octobre 41, sous le couvert des œuvres de jeunesse du Comité de Bienfaisance israélite, 13 unités, pardon, 13 patronages groupent 300 garçons et filles. Une période de Montserval, la XI bis (très par analogie avec les périodes de zone sud), réunit en un camp de dix jours tous les chefs présents à Paris. Elle se termine par un conseil régional, le premier conseil régional de l'occupation qui, après avoir constaté le bond magnifique fait depuis juin 40, décide l'augmentation du travail de surface et proclame le rassemblement des enfants juifs de Paris sous l'encadrement des chefs EIF.

L'avenir se montre très souriant. Ma foi, un nouveau Yavné venait d'être accompli, 2.000 ans après celui de Yoanan ben Zacai. Du moins l'esprit d'un nouveau Yavné, si ce n'est la chose.

L'avenir était souriant ! En tout cas le semblait-il à nos esprits incapables de concevoir les horreurs imminentes des jours à venir.

2) PREMIERS COMBATS :

Certes, il y avait eu déjà le statut des Juifs, celui de Vichy. Chez nous, en zone occupée, s'ajoutait une législation raciale de signature allemande. Il y avait eu déjà, quelques semaines après la chute de la cité, les affiches jaunes des entreprises juives, les déclarations, les recensements, les contrôles, les longues files de juifs inquiets devant les mairies, la Préfecture de Police, les commissariats. Il y avait eu aussi les premières opérations policières : mars 41, mai 41, décembre 41, autant d'atroces souvenirs. Il y avait eu Beaune-la-Rolande, Pithiviers, les premiers camps ; on parlait déjà de Drancy, un Drancy à ses premiers habutements, tout timide encore, inconscient de l'avenir qui lui était réservé. Tout cela, si triste qu'il fût, n'avait pas encore retenti sur la Région de la Seine qui, bien au contraire, s'accroissait de jour en jour. Ne vit-on pas, sur le quai de la gare d'Etampes, un groupe de C.P. juifs, en uniforme plus ou moins camouflé, de retour d'un camp de Bierville où ils avaient jeté les bases du travail de l'année, croiser un groupe de familles d'internés qui s'en allait aux nouvelles des leurs au camp de Pithiviers ! Symbole inattendu de la mission à travers la tempête.

Et le travail se poursuit. Dans la fièvre, on construit. Dans la fièvre, on bâtit. On ne se réunit plus seulement le dimanche, le jeudi, le samedi, mais aussi en semaine et parfois tous les jours de la semaine, qui l'après-midi, qui le soir, qui la nuit. Le soir ? La nuit ? Allons, bon ! Le couvre-feu pour les juifs est

fixé à 20 heures. Tout juif surpris dans la rue entre 19 et 20 heures, et qui ne peut prouver qu'il est en mesure d'arriver chez lui avant l'heure du couvre-feu, est arrêté. Adieu, conseils de chefs ! Adieu, cercles d'études ! Adieu, soirées en C.P.-C.C. Adieu, activités artistiques, adieu... Halte-là ! Il faut utiliser judicieusement le temps qui reste : on condensera. Ouais ! Mais la décision n'est pas plutôt prise que surgit l'interdiction faite aux juifs de quitter leur domicile. Alors, on se réunira le matin. Seulement, voilà, interdit aux juifs de sortir avant 6 heures du matin, ce qui restreint particulièrement les possibilités de réunion. Ça ne fait rien, on augmentera le rythme des sorties. Certes, l'idée est excellente. Mais voilà vingt ans que les chefs de troupe de toutes les fédérations de tous les pays du monde s'arrachent les cheveux à l'idée qu'il n'y avait que quatre dimanches par mois. D'ailleurs, interdit aux juifs de sortir du département de la Seine. Deux seules brousses, Clamart et Verrières offrent un refuge à un scoutisme déjà bien mutilé. Oui, mais attention, chefs de patrouille, chefs de troupe, munissez-vous d'une carte, car un déplacement d'une clairière à une autre, au cours d'une prise de foulard mouvementée, risquerait d'entraîner les garçons en Seine-et-Oise et leur ouvrirait le chemin de la Haute-Silésie.

Ohé ! garçons de zone sud qui me lisez, vous qui avez connu les randonnées au travers du Lot et du Tarn, dans les massifs de la Haute-Vienne, par les pentes de Savoie, vous qui n'avez pas oublié l'odeur de la toile de tente, les crépitements des flammes du feu de camp, les grands jeux. Ohé ! amis, vous représentez-vous très exactement les conditions de notre scoutisme de zone nord ? Quand on vous disait : « Eh oui, à Paris, ils tiennent », saviez-vous tout ce que cela signifiait ?

Et construire, toujours construire, alors que soi-même on doute ; montrer l'avenir souriant à l'enfant qui a vu son père partir à l'aube sans plus revenir ; montrer l'avenir, alors que les familles s'effritent, que les mères pleurent, que le travail manque ; et pourtant, en juin 42, 14 unités dont quelques-unes comprennent jusqu'à 6 patrouilles... Une période Montserval XIII bis cette fois... Un championnat inter-troupes, 10 coups... Des cours de cadres pour la préparation des jeunes gens et jeunes filles extérieurs au Mouvement, à l'encadrement de groupes de jeunes pendant les vacances... des cours d'éducation physique. Allons ! à nouveau tout est rebâti ! à nouveau tout...

L'étoile jaune ! L'étoile jaune ! 8 juin 42 ! Et avec elle, suppression des vélos aux juifs, suppression du téléphone — petits faits à côté des grands coups, mais qui, chacun, entraînent de nouvelles difficultés. Des grandes réunions clandestines deviennent impossibles, et désormais les unités se verront distribuer les lieux de rendez-vous, les heures de sortie, les lieux de

sorties par un organisme centralisateur qui veillera à éviter les rassemblements par trop voyants.

Une succession de nouvelles ordonnances nous ôte la possibilité de nous réunir dans les parcs, les musées, les stades, les piscines et, d'une manière générale, tous les lieux publics.

A peine avons-nous le temps de pallier à ces nouvelles difficultés que retentit, en un glas funèbre, la date du 16 juillet 42 : à l'aube, tout ce que la ville peut compter comme autobus, cars, voitures de police, camions, cycles, motocyclettes à la disposition des services de police, est jeté dans les rues en course folle. La ville se réveille au bruit des pas des agents et des inspecteurs qui viennent arracher des familles entières. La Cité, aux aguets, entend les cris et les démarrages des voitures qui, lourdes de leur cargaison humaine, emmènent vers les convois de déportation 50.000 juifs arrêtés en quelques heures.

Des unités entières sont fauchées et parfois se reconstituent à Drancy. Des groupes sont disséminés. On se recompte. Tout est à refaire. Mais ceux qui restent vont se consacrer, durant des mois, à soulager quotidiennement le malheur provoqué par l'horrible journée. Une fois de plus, on se cramponne au travail : fin septembre, tout avait repris comme si rien ne s'était passé. De nouvelles unités naissaient, d'autres dont le chef avait disparu sont reprises par de nouveaux visages, bientôt assimilés et intégrés dans la communauté.

3) LA LUTTE :

L'année qui s'écoulait avait vu la Région de la Seine souffrir dans la forme de ses activités et dans le rendement de son travail. L'année qui commençait allait la faire souffrir dans sa chair. Tour à tour, chaque semaine apportait la nouvelle de la perte d'un des nôtres. Cheftaines, garçons, chefs, nous quittent. Vers le mois de mars, la situation devenait si inquiétante qu'il fallait songer à créer des services de faux-papiers, d'alerte, de planquage, de scoutisme par correspondance. Les garçons, les filles de la Région sont désormais reliés, sans même qu'ils s'en doutent, par tout un réseau de secteurs et d'arrondissements d'alertes : sous prétexte de manœuvres de ville, des exercices de répétition, nous permettent de perfectionner la rapidité et l'efficacité du système d'alerte. Des fichiers des familles de nos garçons sont constitués par « catégories possibles d'arrestation », de manière à agir rapidement suivant le critère que les services de renseignements nous transmettront. A côté du travail « résistance passive », l'œuvre éducative se poursuit. Un foyer de jeunesse s'ouvre pour les jeunes gens n'appartenant pas au Mouvement, les deux premières meutes de l'occupation obtiennent un triomphe inespéré, les offices de jeunesse réunissent, durant un an, tous les vendredis soir, sans qu'il y ait eu une seule interruption, la presque totalité de nos enfants.

A l'occasion du voyage de Castor, la Région de la Seine a la fierté de présenter, au cours d'une journée inoubliable pour tous ceux qui la préparèrent de longue date, deux secteurs, cinq groupes locaux, deux maisons E.I.F., à Claude-Bernard et à Ségur, nos cercles de chefs, un centre de documentation, le service social E.I.F... Et c'est dans l'enthousiasme qu'ils viennent tous les matins durant le séjour du commissaire retrouvé, écouter leur Castor exposer la théorie de l'Harmonie.

Hélas ! la joie générale devait tomber sous le coup d'une atroce nouvelle : le fondateur de la Région de la Seine, Fernand Musnik, prenait à son tour le chemin que tant de ses collaborateurs avaient pris avant lui.

L'année se termine par le troisième conseil régional de l'occupation : il est présidé par Castor, venu spécialement à Paris pour féliciter la Région de sa vitalité.

4) LE DERNIER QUART D'HEURE :

Les arrestations sont devenues arbitraires. La seule vue d'une étoile jaune peut irriter un Allemand qui passe et constituer un motif de déportation. Tour à tour, les chefs se « synthétisent », déménagent et organisent leur vie clandestine. Les unités résistent. Chaque déportation est un nouveau coup de bélier que les patrouilles doivent repousser. Les convois qui quittent Drancy sont hebdomadaires, les mauvaises nouvelles sont quotidiennes.

Bientôt toute la Région de la Seine « se marranise » et tout ce qui avait été jusqu'ici obstacle à l'exécution d'activités correctes a disparu, puisque des groupes entiers sont « aryens », aryens bien fragiles et qu'un simple examen de papiers un peu poussé...

A la résistance passive succède la résistance active. Les chefs de Paris et tous les garçons de plus de 18 ans s'engagent dans le groupe de résistance E.I.F., M.J.S., parallèle au maquis de Castres. Des réunions de préparation militaire ont lieu. Des transports d'armes, de tracts, de journaux clandestins, mais ça coûte cher : quelques chefs sont arrêtés, transférés à Fresnes et de là déportés. Quelques jours encore avant la libération, la Région perd — provisoirement espérons-le — encore quelques garçons et chefs, dernier tribut avant l'aube.

Juin, juillet : l'atmosphère devient étouffante, mais le ciel s'éclaircit. Août 44 : l'orage, la ruée des blindés alliés sur Paris, et puis, un matin, les derniers Allemands... On arrache l'étoile jaune. **Vive la Liberté !**

Et les mêmes unités qui avaient refusé de se rendre en juin 40, les mêmes unités qui avaient été fondées en pleine occupation, sous l'œil même de la Gestapo, menaient à bonne fin une véritable bataille qui avait eu ses phases, ses échecs, ses conquêtes, ses pertes, sa stratégie même, et, enfin, sa juste victoire.

FLAMANT.